

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Clova, siège du dieu Afpapupi

François Hébert

Volume 31, Number 1 (181), February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1989). Clova, siège du dieu Afpapupi. *Liberté*, 31(1), 63–68.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

CLOVA, SIÈGE DU DIEU AFPAPUPI

Tout au long du chemin, les montagnes couvertes d'arbres coupés ressemblaient à des crânes maladroitement rasés.

A. Cheng, *Les Trois Rois*

Louis *Tchac-Tchac* Wester a les cheveux bouclés et un peu de ventre; Raymond *Ookidôk* Wester est grand et maigre; André Wester est un ours, il est le plus trapu des trois, ou alors c'est son t-shirt qui le fait paraître tel, qui est serré, remonte et laisse voir un peu de chair blanchâtre à la taille, à moins que ce ne soit son pantalon qui tombe un peu et dévoile l'élastique du caleçon. Le dimanche, Raymond porte son pantalon de fortrel jaune et une chemise de polyester turquoise; Louis, lui, a un pantalon vert lime et une chemise rose, si je me souviens bien. André, il ne sort pas le dimanche. Ce sont les frères Wester, pourvoyeurs au lac du Cerf. Je ne sais trop pourquoi ces trois-là me font penser à Dupont et Dupond, qui sont pourtant deux, ou aux Dalton, qui sont pourtant quatre.

Ils avaient un chalet à me louer, les Wester. Propre et pas trop cher. Je fus preneur. Je m'y installai avec Ig. Le chalet en question, c'était la maison d'hiver de Louis; à notre gauche se trouvait la maison d'André; à droite, celle de Raymond. Nous serions en famille, quasiment en ville, sinon en résidence surveillée! Heureusement, les Wester sont gens discrets.

Sauf s'il s'agit de vendre un séjour dans leur pourvoirie plus au nord, du côté de Clova. Je songeai à Yves Beauche-

min. Ce dernier aime les gens; aussi les gens l'aiment-ils. Il fut élevé à Clova, dans les épinettes; par là, les gens sont rares. Beauchemin se découvrit une passion pour les gens, peut-être en regardant des épinettes, probablement en lisant Balzac, Gogol et d'autres; et il décida qu'il partirait un jour et s'établirait à Montréal où il pourrait les contempler à sa guise, les gens, les étudier dans des romans et s'en émouvoir et s'en amuser. Pour ma part, à l'inverse de Beauchemin, né à Montréal et devenu misanthrope, j'imagine qu'il convenait que je montasse un jour à Clova.

— Mais *Wester*, c'est pas un nom d'ici?

— Non. Ça nous cause d'ailleurs des ennuis dans les ministères.

— Ah?

— On nous prend pour des Anglais. Au fait, t'es pas du gouvernement?

— Lui? fit Ig.

Un jour, au début du siècle, un peintre belge nommé *Wester*, ayant entendu dire qu'un peuple pas mal religieux habitait le nord du continent qui se trouvait devant lui quand il regardait l'Atlantique, s'embarqua, vint à Montréal et peignit aux plafonds de nos églises des chérubins assis sur des nuages. Il ne se prit pas pour *Borduas*, il ne le devint donc pas; il fallut attendre *Borduas* pour trouver un peintre qui se prît pour *Borduas* et le devînt. Pourtant, *Borduas* eût voulu être *Wester*. Quoi qu'il en soit, le fils de notre *Wester*, lui, se prit pour *Louis Hémon*; en effet, il quitta la ville et se fit bûcheron, sauf qu'il oublia d'écrire des romans. Pas grave, sans doute. Du côté de Saint-Aimé-des-Îles, il rencontra une dame qui lui fit un certain nombre de petits, notamment les trois zigs que je vous ai présentés.

Voulant me convaincre que Clova, c'était l'Éden, à quelques détails près, il se liguèrent. *Louis* m'expliqua comment prendre les truites.

— Tu fais ci, puis ça, puis: tchac! tchac! Et elle est à toi.

Raymond me ferait un bon prix. On sait ou on devrait savoir que j'ai un faible pour la pêche. Je cédai. J'avertis *Raymond* que nous partirions le lendemain.

— Ookidôk! chantonna-t-il.

Restait à persuader Ig. J'y parvins en lui affirmant que c'était là, à Clova, qu'on distillait une liqueur délicieuse, le fameux élixir aux clous, le clovados, familièrement appelé *clova*. Nous partîmes.

Clova, c'est loin, c'est creux. En roulant très vite, c'est à trois heures d'auto de Mont-Laurier. Sur des chemins de gravier. En fait, nous ne nous rendîmes pas à Clova même, mais à quelques kilomètres au sud, où la Gatineau conflue avec le ruisseau Misère et la rivière du Coucou. Nous faillîmes nous tuer plusieurs fois: dans les courbes, les camions de la C.I.P. filaient à vive allure. Nous ne trouvâmes rien de beau au paysage; celui-ci se dégradait au fur et à mesure que nous nous éloignions des douces collines de la région de Mont-Laurier. Bientôt, il n'y eut plus que bouleaux et épinettes, celles-ci souvent recouvertes d'une mousse qui ressemblait à de la poussière accumulée et donnait l'impression que ces arbres n'avaient pas été nettoyés depuis des siècles.

Parfois, nous traversions un camp de bûcherons ou un campement d'Indiens et de cueilleurs de bleuets. Au lac des Outaouais, nous fîmes le plein. Ig notait la marque de chaque gros camion: Kenworth, Ford 9000, Mack... Et surtout le nom que le chauffeur donnait à son camion et qui figurait sur une plaque transparente placée au-dessus de la calandre: *Cowboy*, *Ange bleu*, *Clément et Sylvie*, *la Guidoune*, *Ti-Coune*... Il y eut même un certain *Ti-Pénis*! De Ferme-Neuve; je précise pour ceux qui, croyant que je fabule, voudraient vérifier. En passant, c'est vrai que je fabule parfois, je l'avoue; par exemple, Laura Léonard, que mon ami Jean-Pierre eût voulu rencontrer, Laura Léonard de Maniwaki, dont j'ai parlé dans une précédente chronique, eh bien! non, elle n'existe pas, du moins pas à ma connaissance.

Nous arrivâmes. Autour de notre camp, tout était rasé. L'on déboisait. Seuls épargnés, quelques bouleaux survivaient au sommet des collines. Jusqu'à la prochaine tempête! Celle-ci emporterait aussi des pans d'épinettes que la loi forçait les bûcherons à laisser autour des lacs. Le long des chemins, des



roches, des troncs pourris, des trous d'eau, des tas de branches sèches, parfois des pièces d'engins, une tôle quelconque, une chenille rouillée, tout cela témoignait du passage d'une armée de vandales motorisés, impitoyablement voués au dieu Afpapupi et à ses évangélistes, les journalistes, et à la fabrication de la pâte qui permettait de confectionner le papier de nos quotidiens.

— Afpapupi? s'enquit Ig.

— Les agences de presse, AFP, AP, UPI, répondis-je. Au retour, nous mettrons fin à notre abonnement au *Devoir*.

— Il est si mince pourtant, chuchota Ig, juché sur la pompe, essayant de l'actionner.

Il fallut aller replacer dans le ruisseau le tuyau de caoutchouc qui nous alimentait en eau, une eau rousse que les Westers prétendaient potable («mais elle peut donner le va-vite!»); dans un verre, elle donnait l'impression d'être du thé infusé depuis des heures.

Nous prîmes quelques truites dans le lac Slim. Ce fut plus facile que de le trouver, le Slim! Il avait d'abord fallu repérer le bon chemin parmi tous ceux que les wisigoths d'Afpapupi

venaient d'ouvrir et qui rendaient caduques toutes les cartes et faisaient un labyrinthe pour le non initié qui ne savait pas lire les panneaux, qui ne pouvait comprendre ce que *Secteur B* ou *F-13*, par exemple, signifiait. Après quoi, il avait fallu découvrir l'endroit où commençait le sentier d'accès au Slim, invisible du chemin. Et suivre ce sentier mal balisé, marcher dans la boue et dans la broussaille, escorté par mille brûlots, sans oublier quelques maringouins et une ou deux obsédantes mouches à chevreuil. Enfin, chercher et trouver la chaloupe, bien cachée quelque part dans les buissons; et les rames, cachées ailleurs.

Louis m'avait expliqué que, pour ce qui était de la pêche au brochet, il suffisait de lancer dans les joncs du lac Betty une cuiller rouge et blanche, ondulante et armée d'un hameçon à trois pointes, dite *Daredevil*, de la lancer donc et de rembobiner; que, si ça bloquait, c'est qu'il y avait un brochet, celui-ci bougeant peu et se conduisant à peu près comme un billot vaguement animé; ou alors, que les agrès étaient pris dans les herbages, ce qui était le cas neuf fois sur dix; dans ce cas, tirer la perche par petits coups répétés, ce qui finit par dégager l'appât; sinon, il faut donner un grand coup sec avec le risque de voir la cuiller et l'hameçon revenir à toute vitesse et passer en sifflant à un centimètre de l'oreille!

J'ai pris un petit brochet en dix heures.

— Le doré, il se tient au fond de la rivière, m'avait enseigné Louis. Fais attention! Le fond est couvert de pitounes, ton hameçon va se prendre dans leu-z-écorce! Mais faut que tu suives le fond, le doré est là. Prends un rapala. Alors là, tout à coup... tchac! tchac! Tu tires, tu l'as! C'est pas plus compliqué que ça.

Je n'ai pris aucun doré. Louis avait le regard lubrique quand il parlait de ses poissons.

— Tchac! tchac! avait-il répété, comme si je n'avais pas compris, en faisant le geste de tirer quelque chose avec son poing et de l'envoyer derrière son épaule.

On eût dit qu'il m'offrait ses femmes.

En fin de compte, si j'additionne toutes mes dépenses et divise par le nombre de truites capturées, j'arrive à quelque chose comme cinquante dollars; et comme c'était des truites pas très grosses, on peut affirmer que la truite, là-bas, vaut environ deux cents dollars la livre, un peu plus de quatre cents le kilo. Je ne calcule pas l'amortissement de mon auto ou de ce qui en reste, et notamment de ses amortisseurs. Ne parlons même pas des autres menus dommages: constipation, nervosité, mes ecchymoses dues à une bagarre avec Ig, sa perte d'appétit...

De retour au chalet, enfin! Comparé au camp, notre chalet était Versailles ou Baraboudour. Et presque l'équivalent, dans la réalité, de notre idéale caverne. Nous nous y plûmes. Ce soir-là, nous fîmes flamber sur la grève de vieilles souches délavées. Ig, se prenant cette fois pour la réincarnation de John Bonham, prit une baguette et tira d'étonnants sons de la carapace évidée d'une tortue. Et puis l'été passa, un été sans histoire.